

XII

Il avait fallu sacrifier mille trois cent quatre-vingt-deux vies pour renverser le trône des autocrates, oints du Seigneur. Tout le monde en était stupéfait. Naguère encore, on pouvait croire que ce pouvoir tenait solidement, qu'il avait pris racine dans les épaules du peuple et qu'on ne l'en arracherait pas... Or, la révolution n'avait même pas été sanglante ! Qu'était-ce en effet qu'un millier de victimes dans un pays où, par la volonté des gracieux autocrates, des dizaines de milliers d'hommes tombaient chaque jour, sur les fronts, depuis des années ?

Joyeuse et pure révolution !

On s'embrassait et l'on parlait des victimes comme de martyrs de la bonne cause, tombés sous les ruines de l'ancien régime.

« Ce sont les dernières victimes du tsarisme maudit », pensa Pétrov quand il aperçut un cercueil, enveloppé d'un drapeau rouge, porté sur les épaules d'ouvriers et de soldats.

En tête du cortège, un orchestre jouait la marche funèbre ; la foule suivait.

— Qui enterre-t-on ? demanda Pétrov en traversant la rue à l'extrémité de la perspective.

— Un qui a été tué...

— Un ouvrier ? Un soldat ?

— On ne sait pas...

Victimes du devoir, dans la lutte fatale...

Et Pétrov priait en lui-même : « La paix soit sur toi, sur ta dépouille, frère inconnu. Ton sacrifice portera des fruits. D'autres hommes naîtront et ils organiseront la vie comme tu l'as souhaité, et ton nom sera béni ».

Les funérailles devaient être nationales, tout le peuple devait y participer et rendre les honneurs qu'une capitale révolutionnaire pouvait accorder à ses héros... Mais le temps fuyait avec une telle rapidité ! Jour et nuit, il fallait travailler, veiller, sauvegarder les premières conquêtes. On décida de différer les obsèques de deux cents morts qui restaient encore. Le lieu choisi pour ériger la grande tombe sacrée fut le Champ de Mars, près du Palais d'Hiver. C'est là qu'on creusa quatre fosses immenses, quatre fosses que le pays n'oubliera jamais.

Dans les fabriques, dans les usines, dans les casernes, dans les administrations, dans chaque maison, on préparait des drapeaux. On façonnait deux cents cercueils. Les vendeurs, dans les magasins de nouveautés, n'arrêtaient pas de tailler des pièces d'étamine ou de soie rouges et l'étoffe finissait par manquer.

Ces préparatifs durèrent dix jours : ils ne furent terminés que dans la nuit du 22 au 23 mars. Le 23 mars fut déclaré jour de deuil national.

De grand matin, la population de Piter, parée de brassards rouges, se dirigea vers les lieux de rassemblement ; on se rangeait en colonnes, à huit personnes de front.

C'était un matin maussade et les visages étaient sombres. Cependant, cette journée ne devait pas être seulement consacrée au deuil ; c'était aussi un triomphe pour le pays. Et les libres citoyens allaient montrer qu'ils étaient mûrs pour la liberté, qu'ils étaient disciplinés. Certains attendraient jusqu'au soir pour pouvoir passer à leur tour devant les fosses, mais tous attendraient patiemment, dans le rang, et défileraient en bon ordre. Il ne devait pas y avoir de victimes ce jour-là.

Le Champ de Mars était entouré par les troupes. On y entra en présentant un billet rouge : là se rassemblèrent les membres du soviet des députés ouvriers et soldats, les membres du gouvernement provisoire, de la Douma d'Etat, les représentants du corps diplomatique, les délégués des municipalités et des zemstvos, des troupes des autres villes, et enfin des personnalités de la presse.

Voronine, en tant que membre du comité exécutif du soviet des députés, passa derrière le barrage des soldats et des organisations et s'avança vers les tombes.

Kouznetsov s'y trouvait déjà depuis l'aurore. Avec ses

camarades, il se préparait à la réception des cercueils. Voronine, dans sa mince capote au col relevé, était bleu de froid. Son nez retroussé était particulièrement gelé. Après avoir serré la main de Kouznetsov, il contempla l'immense esplanade.

En face des fosses, près des grilles du Jardin d'Été, au-dessus du canal aux cygnes, un ample drapeau était en berne sur un mât. A droite, derrière la Moïka, on distinguait le toit gris sombre du château ; plus à droite, dans la direction du musée Alexandre III, un jardin au-dessus duquel apparaissait une sorte d'énorme bonbon roulé dans des papiers multicolores : c'était la coupole de l'église de la Résurrection. Plus près, à l'autre bout de la place, les casernes du régiment Pavlovsky qui appartenait à la garde impériale. Du côté de la Néva, le monument du soldat Souvarov et, derrière la statue, le gigantesque pont de la Trinité.

La nappe de neige qui couvrait la place avait été tant piétinée qu'elle fondait presque partout, sauf sur les bords, du côté du jardin, où restaient des bandes blanches. Près des fosses, on avait sous les pieds une bouillie sale, mélangée de terre jaune.

Les colonnes de la caserne Pavlovsky étaient drapées de rouge. Voronine les considérait encore : « C'est là, se dit-il, qu'on dressait des hommes pour la garde du régime... Et c'est ici qu'ils faisaient l'exercice. »

« On ne disait pas : le Champ de Mars ; on appelait ça : le Pré de l'Impératrice... Catherine venait se promener ici, à deux pas de son palais... Si l'on pouvait la tirer de son tombeau et lui montrer ce que nous avons fait de sa promenade ! »

Les fosses étaient profondes. Des échelles y descendaient. Des drapeaux blancs et noirs flottaient tout autour sur de hautes perches. « C'est ici que les victimes trouveront leur dernier repos, c'est ici que le peuple viendra de tous les points de la capitale. »

Des milliers et des milliers d'hommes allaient s'avancer, poussés par un seul sentiment. Voronine racontait à Kouznetsov comment les ouvriers des usines Oboukhov s'étaient massés et quelle grandiose manifestation l'on devait prévoir.

— Oui, répondit joyeusement Kouznetsov, notre cause est gagnée et bien gagnée ! Regarde par là ! — et il indiquait la caserne de la garde, tout ornée de drapeaux

rouges. — Il n'y a pas si longtemps que l'on tirait sur nous de derrière ces colonnes !

Des délégations de l'armée, du front et de diverses villes commençaient à arriver.

Les orchestres jouèrent « Mémoire éternelle ». Le ciel se remplit de bleu et semblait prêt à pleurer.

La délégation du comité central de Sébastopol s'approcha la première, avec un drapeau noir, et prit place près d'une des fosses. Elle était suivie par les représentants du régiment de Kovel : sur l'étendard de ces derniers, on lisait : « Un dernier adieu du front ! » Et le défilé commença. « Nous jurons de défendre la liberté que vous avez conquise. » « Vive la République ! ». « Que votre mort réveille ceux qui dorment ! » « Vive l'Assemblée Constituante ! » Les délégations se groupaient et se serraient. « A vous, mémoire éternelle, chers camarades. Citoyens de la Russie renouée, nous saurons défendre la liberté que vous avez achetée de votre vie ! » Les officiers apportaient trois drapeaux : « Le soviét des députés du corps des officiers », « Avec le peuple pour la liberté ! » « A ceux qui, en mourant, ont donné la vie à la libre Russie ».

La marche funèbre. Le peuple attristé écoute en silence. Des frissons vous passent dans le dos.

Les organisateurs sont là, portant des rubans rouges en écharpe. Ils placent les délégations.

Cependant, les ouvriers et les ouvrières s'amassaient devant leurs fabriques et leurs usines.

— Hé ! camarades ! on ne s'entasse pas comme ça !...

— Bien sûr, faut que ce soit en bon ordre...

— Partout, on se met en rangs, par vingt...

— Par huit !

— Par huit ? Mais ça va s'allonger qu'il n'y aura pas assez de rues dans Piter !

— On verra bien ! Mettez-vous toujours en rangs. Sans ça, il pourrait y avoir de la casse ! J'ai eu du mal à venir, faut voir ce qu'il y a dans les rues ! C'est noir de monde !... Des nuées, je vous dis...

— On raconte qu'on tirera le canon... C'est-il vrai ?

— Alors, quoi ! on se range, oui ou non ?

— Qu'est-ce que tu attends ? Range-toi toi-même...

— Minute ! On avait élu quelqu'un pour ça... Où est-ce qu'il est ?

— Tiens, là-bas, regarde par-dessus les têtes ! Tu vois, près de la gouttière, un ruban rouge... Comme qui dirait un général ! Il porte ça en écharpe...

— Un général rouge alors !...

— Bien sûr, un général rouge...

— Ah-ah ! Et voilà que...

— Rangez-vous ! hurlait-on du côté de la gouttière.

— Par huit, par huit ! reprenait-on dans la foule, et cela faisait un hourvari.

La multitude se serrait enfin et s'allongeait en file régulière, se dirigeant vers les rues du centre. Les colonnes suivaient les colonnes.

Un grand gaillard se haussait sur les pointes, explorant du regard les rangs profonds ; il sourit, fit un geste d'admiration et s'écria :

— Ah ! alors ! alors !...

— Tu vois ça d'ici, frère, dit son voisin, en le frappant du coude. Mais si tu regardais ce qui se passe à l'usine de Tuyauterie ! Ils sont là trente mille, et tous dehors, comme un seul homme, que ça en est plein partout !... Les ouvriers sont maintenant dans la rue, tous ; ça ne doit pas trop plaire aux patrons...

— Je te crois... A ce qu'il paraît qu'aujourd'hui, à l'usine de caoutchouc, Provodnik, tu sais, les ouvriers ont arrêté le directeur...

— On te leur fait voir, à cette heure...

— C'est ça qu'il leur faut...

L'organisateur leva un petit drapeau blanc au-dessus de sa tête, l'agita, hurla un ordre ; et aussitôt, au-dessus de la masse ouvrière, flottèrent les drapeaux noirs et rouges ; le cortège se dirigea vers les centres de rassemblement.

Comme les affluents d'un fleuve, de toutes les ruelles se déversait dans les lits de pierre des rues, sans arrêt, ondulante avec ses orchestres, la masse populaire et, sur les chaussées, c'était la poussée soudaine d'une forêt rouge d'étendards et de pancartes dont on ne voyait déjà plus ni le commencement ni la fin.

Même les hautes maisons de pierre avaient un sourire de leurs lèvres de soie rouge. De loin en loin seulement, un drapeau noir fronçait tristement ses plis.

Un océan de têtes remplit ainsi les longues et larges rues de la ville, tracées en lignes régulières et droites.

De l'hôpital Marie-Madeleine, on sortait sur des brancards quatre cercueils de zinc, enveloppés d'étoffe rouge et couverts de fleurs naturelles.

Les musiques jouèrent puissamment la *Marche funèbre*, des milliers de voix l'accompagnèrent et tout l'immense Piter se couvrit d'une profonde rumeur, qui était d'une harmonie veloutée, dont les ondes se propageaient et se répercutaient comme le son de la cloche d'Ivan Véliky à Moscou, la nuit de Pâques.

Et en effet, du haut des clochers de plusieurs églises, grondèrent les octaves majestueuses et dolentes du glas.

Les drapeaux s'inclinaient très bas.

La procession se mit en marche à pas réguliers.

Bien des yeux étaient embués de larmes.

Quelque chose frémissait en Voronine, des frissons lui couraient dans le dos.

Les gens défilaient et défilaient.

Sans arrêt, les orchestres reprenaient le chant de deuil, *Mémoire éternelle* ; sans arrêt des chœurs innombrables soutenaient ce chant. La procession avait déjà atteint la Perspective de l'Amirauté, et l'on n'en voyait pas encore la fin. Sur la place de Saint-Isaac se joignit au cortège une colonne de plusieurs milliers d'hommes, c'étaient les employés des Postes et Télégraphes avec leurs drapeaux. Les organisateurs et chefs de colonne étaient à cheval. Munis de petits fanions blancs, ils dirigeaient la multitude, tantôt arrêtant les groupes, tantôt leur donnant le passage. Une partie de la Perspective Nevsky, là où devait marcher la procession, fut évacuée. Il n'y avait que des piquets de soldats et de miliciens le long des maisons, et les hautes lampes électriques rangées sur leurs colonnes, au milieu de la splendide avenue, à perte de vue, allant s'enfoncer tout au loin dans le ciel gris bleu, montraient quelle était la longueur de la perspective.

Au coin de la Sadovaïa, qui tourne vers le champ de Mars, il y avait un poste de soldats et un piquet d'officiers.

Pour le capitaine Koliénov, tout cela était absurde, c'était de la bêtise faite pour plaire à la foule. Et il n'avait pas l'intention de s'éloigner de chez lui. Mais quand il apprit que dans le cortège qui allait traverser son quartier on verrait défilier, parmi les simples citoyens, le ministre de l'Agriculture, Chingarev et des vétérans du mouvement émancipateur, tels que Véra Zassoulitch, Figner et Herman Lopatine, anciens

prisonniers de la forteresse de Schlussembourg, il ne put y tenir et alla voir ce que c'était que ces originaux. Et, devant l'hôpital Pierre-et-Paul, d'où le défilé avait commencé, par la rue de l'Archevêché, il les aperçut en effet, ces originaux, en compagnie de Tsérételli et de Chnitnikov. Mais il n'en garda aucune impression.

Le cortège s'ébranla, les orchestres jouèrent, les drapeaux flottèrent, et Koliénov restait sur le trottoir, suivant d'un regard étonné ces colonnes régulières. Enfin, il songea : « Et cela, lorsque le tsar, le tsar en personne est enfermé dans son palais comme dans un sac ! Quelle abomination ! Quelle honte !... »

Pétrov, avec tous ceux qui arrivaient de Lesnoïé, s'était joint aux manifestants du quartier de Vyborg, dont le cortège devait partir de l'Ecole Militaire de Médecine, par la rue de Nijni-Novgorod. En apercevant les étudiants de l'école et l'association des journalistes de Pétrograd, dont le drapeau portait cette inscription : « La presse délivrée, aux combattants de la liberté », Pétrov songea : « Tout le peuple est animé de la même volonté... »

L'orchestre joua la *Marseillaise* en se dirigeant vers les tombes désormais illustres. Pétrov chantait avec les autres. Il chantait et marchait, et il ne se demandait plus vers où il allait, il ne savait même plus qu'il chantait. Il se représentait une vie nouvelle, toute fleurie, une vie de bien-être et de satisfaction, et c'était vers elle qu'il marchait, c'était pour elle que montaient les chants. Il imaginait cette vie et croyait maintenant que le grand peuple, exténué de souffrances, mais libre, parviendrait à elle... Il voyait comment, tous égaux, tous frères, les gens de son pays se réconcilieraient avec les ennemis, et rivaliseraient paisiblement dans le travail créateur... La richesse nationale s'accroissait d'une façon inouïe, des palais de rêve s'édifiaient...

Songeant ainsi, il ne sentait pas le temps passer, et c'est beaucoup plus tard que le quartier de Viborg joignit les colonnes du quartier de Narva. Parmi ces dernières, Pétrov aperçut Ghinsky. Ils se saluèrent de loin, en souriant. Les gens de Narva, qui s'étaient mis en colonnes de grand matin sur la place, le long de la perspective de Peterhof et de la Sadovaïa, jusqu'à la Nevsky, devaient attendre patiemment que le quartier de Viborg eût entièrement défilé.

« Oui, que verrons-nous à présent ? » songeait Pétrov

avec enthousiasme, quand il eut dépassé Ghinsky. C'en est fini de la destruction, de la guerre ; on construira quelque chose de merveilleux, de grandiose. Lui, Ghinsky, ce chimiste, appliquera sa science et son art à servir les hommes et non plus à leur nuire. Oh ! nous finirons par rattraper l'Amérique et nous la dépasserons !... »

Le quartier de la Néva devait suivre celui de Narva. Aussi, tout ce monde resta-t-il debout à chanter, jusqu'au soir, attendant son tour, avec les ouvriers et les moujiks du faubourg extérieur.

Le colonel Périélov, ce jour-là, ne voulait pas sortir de chez lui : il lui serait trop pénible d'assister à ce triomphe de la folie. Les mains jointes derrière le dos, il allait et venait d'un coin à l'autre de son cabinet. Son crâne chauve luisait devant la fenêtre et il l'essuyait de temps à autre, d'un geste. Ses moustaches grises se hérissaient, ses petits yeux noirs étincelaient méchamment sous ses sourcils épais. « La foule sait-elle ce qu'elle fait ? Elle va là où on la conduit. Cervantès a eu raison de dire qu'on n'achète pas un peuple, mais qu'il est facile de le tromper. » Il songeait au tsar : « Ah ! s'il n'avait été entouré de traîtres, de coquins, le pays serait-il jamais tombé dans cette démence ? » Il regarda la rue. Des gens passaient : « Que sont-ils ? Des enfants ! De grands enfants, même ceux qui ont de la barbe ! Savent-ils ce qu'ils font ? Il suffit de leur faire signe, de leur jeter quelques promesses et ils sont à vous : ils ont tout oublié !... »

Pourtant, à une heure de l'après-midi, Périélov sortit. Les colonnes du quartier de Moscou, qui était le sien, se rassemblaient vers la Perspective Zagorodny, vers l'hôpital Oboukhov, d'où elles devaient se mettre en marche pour défiler les dernières. Ce qui vexa surtout Périélov, ce fut de voir un grand nombre de militaires dans les rangs des manifestants.

« Ces blancs-becs, pensait-il, en regardant les étudiants, passe encore ! Ils ont toujours fait des idioties... Mais eux, des soldats !... Les chenapans ! A quoi en sont-ils arrivés ? »

Nul ne lui adressait le salut militaire. Beaucoup de ces hommes portaient un uniforme de fantaisie, leur tenue n'était pas soignée, et il les considérait avec dégoût. « Allez donc mettre sur pied une armée en puisant dans ce pétrin humain !... Ah ! soupirait le colonel, si Sa Majesté avait pu prévoir !... »

Et l'orchestre joua, et le peuple chanta *Mémoire éternelle* et la procession s'avança par les Perspectives Zagorodny et Vladimirsky, vers la Nevsky.

Périélov s'était arrêté comme pour une revue, contemplant le défilé des soldats et il songeait « Si on lâchait sur vous une de nos divisions du Caucase, la « division sauvage », et quelques mitrailleuses pour vous prendre en file, enfants de chiennes !... »

Le quartier de Moscou attendit près de la Nevsky jusqu'à sept heures et demie du soir, la fin du passage des gens de Narva ; et alors seulement s'avancèrent les dernières colonnes.

*
*
*

Depuis le matin, les délégués assemblés au champ de Mars, devant les tombes, saluaient les cortèges. Les orchestres n'arrêtaient pas de jouer, les colonnes ne cessaient de chanter.

Les photographes prenaient des vues de détail, des vues d'ensemble. Les anciens prisonniers de Schlussembourg, quand ils arrivèrent, furent accueillis par de formidables ovations. Tous s'empressaient à leur serrer les mains.

Voronine s'élançait avec ferveur au-devant de Véra Zassoulitch. Elle ne le connaissait pas, mais elle lui sourit joyeusement et dit :

— La deuxième édition de la révolution russe vaut beaucoup mieux que la première...

Pendant le défilé du quartier de Viborg, le gouvernement arriva avec le prince Lvov en tête. Les ministres furent accueillis par le comité exécutif des députés ouvriers et soldats et par les représentants de diverses associations.

Les ministres passèrent, tête nue, en silence, s'approchant des tombes.

— Où est donc Kérensky ?

— On dit qu'il est malade.

Voronine et Kouznetsov sourirent, fort amusés : « Les voilà donc ces « favoris » du peuple ! »

Un profond silence se faisait devant les fosses où se tenaient les membres du gouvernement et du corps diploma-

tique. On commençait à descendre les cercueils. Soudain grondèrent les canons de la forteresse Pierre-et-Paul, et la terre trembla, les gens sursautèrent. Tout se tut. Les drapeaux s'inclinaient. Pieusement, lentement, à gestes attentifs, les fossoyeurs disposaient les cercueils dans la grande tombe. Et de nouveau, les canons parlèrent, se répondirent par salves assourdissantes. Certains étaient obligés de se boucher les oreilles. Après le soixante-et-unième coup, le silence parut tel qu'on n'en avait jamais connu de pareil.

Les diplomates exprimèrent leur admiration au sujet de l'ordre qui avait régné et du caractère grandiose de cette solennité populaire.

Survinrent les représentants de la Douma d'Etat, présidés par Rodzianko, puis les membres du comité exécutif du soviet des députés ouvriers et soldats, dont quelques-uns étaient là depuis le matin.

Voronine resta près des tombes jusqu'à la fin de la manifestation. Les honneurs rendus aux victimes l'avaient profondément ému. Il ne gardait d'impression désagréable que celle d'avoir vu les Rodzianko, les Milioukov et autres messieurs qui cherchaient à profiter de la révolution.

Gelé, serrant les épaules, frappant une de ses bottes contre l'autre, rentrant le menton dans le maigre col de sa mince capote, Voronine jette des regards de fauve sur ces politiciens madrés, qui sont vêtus comme toujours, richement et chaudement et dont les visages sont impénétrables. Il cherche à se consoler. « Ils tomberont bientôt comme les écales du fruit... Il ne restera que la bonne graine apportée par le mouvement émancipateur. Il suffit pour cela du moindre souffle... Il suffit d'expliquer aux ouvriers et aux soldats qu'on ne peut pas s'en tenir à la révolution bourgeoise, qu'il faut aller plus loin et en finir d'un coup... Et alors, ces gens-là dégringoleront d'eux-mêmes... Il faut que nous construisions une vie nouvelle, véritablement socialiste et digne de l'humanité... Que les gens n'étouffent plus dans des caves humides et ne grelottent plus dans des chambrettes qu'ils n'ont pas le moyen de chauffer... » Il renifla de son nez bleui et faillit crier :

— A bas cette vie de chien !

Mais, près de lui, on parlait d'autre chose, dans un grand calme. Il se retint de crier et continua à songer : « Nous n'avons rien à ménager ; tout le poids du passé,

nous l'avons porté sur nos épaules ; nous devons construire un nouveau monde, nous devons créer une existence nouvelle dans le bien-être et la liberté... »

..

Le désir qu'avait Voronine de revoir Nioucha grandissait. Il est vrai que pour lui ce n'était plus la Nioucha de son enfance, c'était Anna, femme d'un ouvrier malade, mère de deux enfants... Mais pourtant c'était encore bien elle ! Il y avait encore de la jeunesse dans ses yeux bleus qui rappelaient si vivement la fillette d'autrefois, la gentille, la merveilleuse compagne de jeux, et le pays, le village d'Ekatérinskoié... Peut-être lui avouerait-il maintenant que c'était lui, son Vania de l'ancien temps... Il fallait faire cet aveu et savoir si vraiment elle s'était souvenue de lui toute sa vie. Avait-elle vraiment toujours eu dans son cœur la petite flamme qui s'était allumée alors, là-bas, il y avait si longtemps... Voronine soupira, et de nouvelles réflexions passèrent en lui, comme si le vent avait tourné. Pourquoi voulait-il savoir et tout dire ? A quoi cela servirait-il ? Et surtout, était-il raisonnable de troubler un être dont la destinée était déjà assez dure ? Ce tuberculeux mourant près d'elle... Ces enfants malingres...

Mais est-il nécessaire de toujours mettre en application ce que l'on pense, et le doit-on ? Ne peut-il songer à Nioucha sans autre intention que de se rappeler... deux ou trois années de jeunesse vécues ensemble. Ses idées là-dessus, de même que le temps passé, n'ont peut-être maintenant aucune valeur, mais qu'importe ! Elles lui sont chères. Oui, vraiment, il a envie de savoir si elle se rappelle quels furent leurs adieux dans l'arrière-cour, au milieu des bardanes, et comme ils pleuraient tous les deux quand elle partit pour Moscou. Mais comment engager cette conversation près du mari malade ?

Voronine décida de jouer de finesse et d'obtenir cette confidence sans qu'Anna s'en aperçût, sans que le malade pût s'en formaliser. Pour cela, il conduirait sa mère chez Nioucha ; ce serait de l'étonnement et de la joie pour toutes deux.

Les jeunes rayons du soleil matinal qui sortaient de dessus la pinède se jouaient doucement sur les boutons argen-

tés et dorés de sa capote et sur l'acier étincelant des rails quand Voronine et Matriona s'approchèrent de l'arrêt du tramway. Les gens attendaient en silence, regardant tous du côté de l'Institut Polytechnique d'où devait venir la voiture.

La vieille Matriona considérait avec inquiétude tout ce monde et, ne sachant elle-même pourquoi elle était si pressée, interrogea son fils :

— Ça ne vient pas encore ?

— Non, attendons.

Une commère, chargée d'un panier, vitupérait en passant devant Voronine :

— Qu'ils aillent se faire f... On nous disait que quand on aurait renversé le tsar, on aurait tout ce qu'on voudrait ! Et ça va de mal en pis ! Tas de charognes ! On poireaute ici, on poireaute et ça ne vient toujours pas !...

Tous la regardaient. Un petit vieillard, vêtu d'un riche paletot, lui sourit, l'accompagna d'un regard caressant qu'il reporta ensuite sur les autres personnes présentes. Des femmes manifestaient aussi de la sympathie, de l'apitoiement :

— On comprend ça... Rentrer chez soi avec un panier vide, ce n'est pas un plaisir...

Mais un ouvrier fronça les sourcils et grogna :

— Vois-tu ça ? Ça déblatère, ces maritornes ! Alors, quoi, tu le regrettes, le tsar ?

— Ben quoi, le tsar ! C'était pas plus mauvais de son temps ! A la distribution, on avait toujours sa livre de pain... Et ça n'empêchait pas les gens de gueuler : pas assez ! pas assez ! Mais maintenant qu'on n'a plus de tsar, qu'est-ce que vous donnez ? Et puis vos billets en guise de monnaie, les nouveaux billets, les *kérenki*, qu'est-ce qu'on peut acheter avec ça ? C'est-il de l'argent, ça ? Tas de canailles, c'est le mot !...

— Si on te conduisait au commissariat, pour te recommander à la milice, tu saurais ce que ça coûte, des mots pareils...

— Tu ne me feras pas peur... Nous autres, on n'est pas des gens à ça... J'ai mon mari à la fabrique...

— Ah ! Ce tramway ! Le diable le démolisse !...

— Oui, qu'est-ce qu'il a, maintenant, ce tramway ?

— Il a ceci, dit le petit vieillard, qu'il lui manque un chef. Quand le chef n'est plus là, c'est le désordre dans la

maison... Prenez-moi n'importe quelle affaire... Disons par exemple dans le commerce... Est-ce qu'on peut se passer d'un patron ? Prenez le téléphone, tenez, le téléphone ! On dirait que ça doit aller tout seul, ce n'est pas si malin... Essayez donc de causer maintenant avec quelqu'un, essayez un peu... Ces demoiselles du téléphone, ce sont des diables, aujourd'hui ! Elles vous font suer !...

— Pourtant, on ne les a pas changées !

— C'est bien ce que je dis : les gens se gâtent tout seuls, quand ils n'ont plus de maîtres...

— Ça, qu'ils se gâtent, c'est sûr !... Et ils se massacrent, par-dessus le marché ! On tue tout le monde, à présent, comme on tuerait des mouches...

— Non, mais nous aurons bientôt l'Assemblée constituante, et vous verrez que tout s'arrangera... Il faut seulement patienter... On l'a attendue assez longtemps, la Constituante, pour patienter encore un peu...

— Oui, c'est facile à dire, mais, avant qu'elle se réunisse, les bandits nous aurons tous égorgés, la nuit...

— Oui, quand on voit les horreurs qui se passent ! Et tout ça à cause de quoi ? Parce que nous manquons d'une main de fer... Dans le temps, il suffisait d'un agent de police...

Voronine considérait les bavards et se penchait vers sa mère pour lui répondre : Matrona ne tarissait pas en questions, elle s'émerveillait à voir les enseignes dorées, celles des boulangers, qui dressent sur la rue un gros pain en forme de couronne, celles des horlogers qui donnent l'heure ; elle admirait les hautes maisons et s'informait de leurs propriétaires, de leurs habitants, du commerce qu'on y faisait. Un ouvrier, près d'elle, disait cependant :

— Pourvu que le gouvernement provisoire la réunisse bien vite, la Constituante ! Elle saura aviser à tout...

— Et vous espérez ça, vous, que le gouvernement vous la convoquera ? s'écria Voronine. Vous pensez que ce gouvernement-là a besoin d'une Constituante ?

— C'est le peuple qui en a besoin, mon cher monsieur, le peuple ! Mais quoi ? Vous ne croyez pas, vous, au gouvernement provisoire ?

— Les ouvriers n'auront confiance que dans un gouvernement ouvrier, et non dans un gouvernement bourgeois...

— Ce sont des fauteurs de troubles de cette espèce

qui peuvent perdre notre pays, observa le petit vieillard cossu, en regardant Voronine avec aversion.

Le tramway se montra enfin, et Voronine, négligeant de répondre, essayait de discerner au loin le numéro de la voiture.

— C'est à se demander si ce sont des boches... Ou des fous...

— C'est la vérité vraie !

— Des fous ? Pourquoi qu'ils seraient fous ? Les boches les paient, et ça colle...

— On parle même de sommes considérables...

— Dame ! Pourquoi qu'ils se donneraient du tintouin, à ramener des gens dans leur parti ?

— Il n'y a pas longtemps, chez nous, un jeune gars s'y était inscrit, dans leur parti... Et à ce qu'il paraît qu'on lui a donné cent roubles...

— Les Allemands, à ce qu'on dit, font passer de l'argent par la Finlande, pour ces affaires-là...

Le tramway s'arrêta en chuintant sur ses roues.

Matrona fut tout émue quand Voronine la mit dans le wagon.

Dans la voiture, les deux voisins de Voronine causaient à voix basse : il apprit ainsi que les marins de Cronstadt, ralliés aux bolchéviks, ne voulaient plus entendre les orateurs des autres partis, et que les bolchéviks se disposaient à gagner le port militaire pour fraterniser avec les matelots. Les causeurs semblaient heureux de ces nouvelles ; eux aussi, avaient l'intention de gagner Cronstadt. Voronine les interrogea d'un ton chaleureusement fraternel, il voulut savoir à quelle usine ils appartenaient et qu'elles étaient les dispositions des ouvriers dans leur entreprise.

..

Nioucha était chez elle. Elle cousait. Quand elle aperçut Voronine, arrêté dans l'embrasure de la porte et qui touchait presque de la tête le plafond voûté, elle parut bien contente.

— Ah ! c'est vous ? On ne vous voyait plus : pourquoi ça ? Entrez, entrez donc.

Voronine retrouvait les yeux, les tristes yeux bleus de l'autre fois. Cependant Nioucha dévisageait avec étonne-

ment la vieille femme qui accompagnait le camarade. Celle-ci, en effet, s'était tournée vers le coin de la chambrette où les icones auraient dû être accrochées, et elle faisait sa prière bien dévotement, selon l'antique usage, sans remarquer la stupéfaction de Nioucha.

— Oui, c'est moi. Et celle-ci, vous ne la reconnaissez pas ?

Nioucha s'approcha de Matriona, cherchant à la pénétrer toute du regard, et s'exclama joyeusement :

— Tante ! Bonne tante ! chérie !... Combien d'années ?...

Les larmes aux yeux, elle étreignit et n'arrêtait d'embrasser Matriona, qui répondait à ses caresses avec l'affection d'une mère...

— Ma jolie, ma gentille...

— Seigneur Dieu ! bonne tante, d'où viens-tu comme ça ? Comme je suis contente !

Les larmes ruisselaient sur le visage de Nioucha. Et à ce moment, il y avait en elle quelque chose de jeune, d'enfantin, qui rappelait à Voronine la fillette du village.

— Viens là, viens là, assieds-toi, bonne tante... Voyons, raconte...

— Ben, voilà, je suis venue voir mon fils, comme ça...

Nioucha se figea toute et considéra avec la plus grande attention le visage et les yeux de Voronine.

— Est-ce possible que ?...

— Vous ne me reconnaissez pas, Nioucha ?...

— Mon Dieu ! comment ça ? Vraiment... Vania ! C'est-à-dire, pardon, Ivan... Je ne me rappelle plus le nom de votre père ...¹

— Mais toi, ma petite Nioucha, tu as rudement changé ! Je ne t'aurais pas reconnue, dit Matriona.

— Alors, vous... vous souvenez ? disait Nioucha.

— Sûrement, sûrement, répondait Voronine, avec un sourire.

— Mais pourquoi ne me l'aviez-vous pas dit ? reprit Nioucha, en proie à une heureuse émotion.

1. Nioucha se reprend par discrétion, pour ne pas sembler trop familière. Dans la conversation, il est d'usage de nommer les personnes par leur prénom en y joignant avec une désinence celui du père. Par exemple, Ivan Pétrovitch, (fils de Pierre). (N. d. T.)

— Comment ! s'écria la vieille, toute surprise, il ne t'avait pas dit ? Et tu ne l'as pas reconnu ? Ou bien, Vania, que tu n'étais pas venu chez eux ?

— Si, j'étais venu...

— Comme je suis contente ! reprenait Nioucha, transportée, en joignant les mains. Il y a longtemps que vous êtes arrivée, bonne tante ? Comment ça va-t-il là-bas ? Tout le monde est-il en vie ? Racontez, racontez vite !

— Mais, où sont donc vos petits et votre mari ? demanda Voronine quand ils se furent assis.

— Les enfants sont allés faire un tour.. Mon mari... Elle baissa la tête.

— A l'hôpital ? dit Voronine.

— Mort...

Voronine frissonna tout entier.

— Depuis longtemps ? Comment ne m'avez-vous pas ?...

— C'est aujourd'hui le neuvième jour...

— Voyons, voyons, ne pleurez pas, ne pleurez pas, Nioucha. Ecoutez ce que je vais vous dire...

Nioucha s'abandonnait à sa peine. Voronine lui prit la main, et, à ce contact, quelque chose de lointain et de cher s'éveilla et gronda en lui.

— Ecoutez !...

Nioucha releva la tête et s'essuya les yeux : ils étaient pleins de tristesse.

— Sachez bien que vous avez des amis. Voici de quoi il s'agit : pour commencer, il est impossible que vous restiez dans ce trou ! Pour vous et pour vos enfants, il est indispensable que vous alliez sans retard à la campagne, au bon air, pour vous alimenter un peu convenablement, pour reprendre des forces...

Nioucha l'écoutait en hochant la tête, sans grand espoir.

— Je sais que cela vous est difficile, mais il le faut, et c'est tout de même chose possible. Voudriez-vous aller là-bas, chez nous, avec les mioches ?

— A quoi sert-il d'en parler ? Bien entendu, mais... ce qu'on désire...

— Dans ce cas, permettez-moi de vous y expédier avec maman... Elle part bientôt... Je vous aurais accompagnées, mais vous savez, par les temps qui courent, je ne puis m'absenter d'ici...

Nioucha le considéra avec étonnement :

— Ah ! oui, oui...

— Et c'est bien vrai, ma gentille, que tu as besoin d'un peu d'air... Pourquoi pas ? Viens toujours avec moi... dit Matriona. Tu trouveras bien moyen de t'en tirer, du moment que tu sais te servir d'une aiguille...

— Mon Dieu, c'est comme un beau rêve ! s'écria Nioucha.

Elle se tut. La joie gonflait son cœur, mais elle ne pouvait l'exprimer et elle baissa la tête. Voronine mit doucement la main sur sa main :

— Ainsi, vous vous souvenez toujours... de moi ?

Rien d'extraordinaire qu'il fût ce Vania qu'elle n'avait jamais pu oublier.

— « Ça », ça ne s'oublie pas, dit-elle doucement, à travers ses larmes, et elle baissa encore la tête.

— Mais, faut pas te décourager, ma gentille : tout s'arrangera... surtout du moment que tu es bonne ménagère...

Nioucha se reprit soudain :

— Ménagère, moi ! Je ne pensais même plus à faire chauffer le samovar !

— Ça n'est rien, ma gentille... Tu auras le temps d'y voir... On n'en est pas, pour le moment, à rentrer le blé en grange...

Quoi qu'en eût dit Nioucha, son samovar fut bientôt prêt. En prenant le thé, Matriona raconta tout ce qui se passait et se faisait à Ekaterininskoïé : tel était mort, tel s'était marié ; tel partage de biens avait eu lieu...

Mais Nioucha, de ses yeux bleus, considérait avec affection son « Vania ».

— Alors, vous partez ? dit Voronine en souriant.

— Mais... vrai... c'est comme un rêve... pour sûr... Comme un conte, ma parole...

— De l'argent, je vous en donnerai un peu. Et, là-bas, vous pourrez... En un mot, je vous aiderai, vous et maman... Après la révolution, on verra ce qu'on peut faire, et comment... Je viendrai peut-être au village, ou bien je vous prendrai tous ici...

— Mais, c'est bien de la peine que vous vous donne-

Nioucha avait du mal à prononcer ces mots ; elle était grandement troublée par les souvenirs réveillés et par tout ce que Voronine lui disait.

— C'est vrai, reprit-elle, je sais quand même travailler... Je pourrai coudre, là-bas... Est-il possible que je revoie Ekaterininskoïé ? Ainsi, vous vous souveniez ?...

— Toujours... Mais, nous en reparlerons. Pour le moment, partez ! Quand vous vous serez remise, quand vous aurez oublié... votre chagrin... peut-être, que le pouvoir sera alors dans nos mains... Dans ce cas, je viendrai vous voir... ou bien...

Sa voix tomba.

— Je voudrais, répondit-elle, voir ici ce qui se passera...

Voronine lui mit la main sur l'épaule et dit doucement :

— Non, partez... Vous ne pourriez pas nous aider, vous avez des enfants, et, ici, ce sera la famine. Je vous accompagnerais volontiers, mais mon devoir est de rester... Après la révolution, peut-être, peut-être irons-nous encore ensemble... pêcher à la ligne... Attendez-moi là-bas...

Nioucha pleurait tout bas.

Matriona s'arrêta de boire son thé, s'efforçant de comprendre pourquoi Nioucha pleurait.

XIII

L'existence à Piter prit un cours régulier. On pouvait penser qu'il n'y aurait plus d'insurrections jusqu'à la réunion de la Constituante : le Gouvernement provisoire était en mesure d'arrêter dès le début les éclats de la colère populaire.

Au printemps, dès que la navigation fut ouverte, et que les environs de la capitale se couvrirent de verdure, les gens se disséminèrent dans les villas. Des excursions se rendaient dans la merveilleuse banlieue de Piter : à Peterhof, à Tsarskoïé-Sélo, à Poulkovo, à Krasnoïé-Sélo, à Pavlovo, à Sestroretsk, et poussaient jusqu'en Finlande, aux chutes d'Imatra. Pétrov lui aussi fit le petit voyage. Mais il était surtout attiré par Cronstadt, où pas un galonné n'aurait eu l'audace de se rendre : on se rappelait trop bien encore comment les matelots avaient traité leurs officiers. Il ne se décidait pas à y aller. Il préféra prendre le bateau, sur la Néva, et pousser jusqu'à Schlussembourg pour visiter la fameuse forteresse dans laquelle il n'y avait plus un seul prisonnier. On s'y rendait le dimanche, par groupes nombreux. Il décida de se joindre à une de ces excursions.

Mais les circonstances l'amenèrent à changer de dessein. Gavrioukhine, le commis, demandait un congé pour aller voir Cronstadt.

Riks, en le lui accordant, se mit à rire

— Vous n'avez pas peur d'y être écharpé ?

Gavrioukhine montra une lettre et il eut l'air de dire que ce papier était une suffisante sauvegarde contre tout danger :

— Mon frère, là-bas, est membre du comité exécutif des matelots.

Pétrov dit que depuis longtemps il avait envie de visiter

Cronstadt ; tous les officiers et surtout le lieutenant-colonel Schott, qui s'était enfui de là-bas, le regardèrent avec stupefaction.

— Mais, tout de même, nous n'irez pas ? dit Schott.

— Mais si : je change de costume et...

— Ah ! ça, c'est une autre affaire, dit Riks.

— Même en vous déguisant, vrai Dieu, vous n'irez pas, dit Tchijikov. Ce n'est pas possible. Ils connaissent leur monde, là-bas. Dès qu'ils vous apercevront, crac, la main sur vous : quoi ? comment ?... et quand ils sauront que vous vous êtes déguisé, votre compte sera bon...

Tchijikov fit un geste éloquent.

Gavrioukhine avait baissé la tête, il était vexé :

— Non, mais ! vous les prenez pour des chiens enragés, on dirait ? Faites le voyage avec moi, et vous verrez qu'il ne se passera rien...

..

Les vapeurs matinales s'élevaient encore au-dessus de la Néva lorsque Pétrov et Gavrioukhine s'approchèrent de l'embarcadère où ils devaient prendre le bateau pour Cronstadt.

— Tout de même, si j'enlevais mes épaulettes ?...

— Allons donc... Auriez-vous peur, vraiment ?

— Dame, on n'en porte plus, là-bas, des épaulettes...

Ils pourraient nous faire un mauvais parti...

— Comme vous voudrez, mais ça, c'est de la poltronnerie... Moi, je n'enlève rien... Pour eux, tout ça, c'est de la blague... Qu'ils pensent ce qu'ils veulent, nous leur dirons que, chez nous, ce n'est pas la même chose, qu'on garde les galons, et l'affaire sera réglée...

Pétrov garda ses épaulettes.

Tout était propre et bien en ordre sur le vapeur, mais il n'y avait plus de distinction de classes pour le public. Les places, le long du bord, avaient été vivement occupées par des matelots et Pétrov, avec son compagnon, allait être obligé de se tenir au milieu du bateau, d'où il n'aurait vue que sur le plafond. Ils préférèrent rester debout sur le pont, pour contempler le golfe de Finlande et ses rivages... La plupart des passagers étaient des matelots. Ils dévisageaient avec étonnement et curiosité ces militaires galonnés que leur envoyait

Piter, se demandant ce qu'ils allaient faire dans le libre Cronstadt, où les grades avaient complètement disparu. En allant et venant, Pétrov et Gavrioukhine finirent par agacer les marins.

« Ce sont peut-être des délégués du Gouvernement provisoire ? » pensait-on.

« Sans doute qu'on les envoie pour nous faire des remontrances, pour nous engager à lâcher les officiers, pour nous « calmer »... »

— Peuh ! Ils ne nous auront pas !...

À la Direction principale de l'Artillerie, l'ordre n° 1 n'avait presque pas modifié les rapports entre officiers et commis ; aussi Pétrov n'était-il pas encore accoutumé à voir des hommes du rang ignorer délibérément son grade ; il s'attendait à des signes de respect, ne serait-ce même que par sentiment de camaraderie ; mais comme nul ne faisait attention à lui, il en ressentait un certain malaise.

Un matelot quitta la place qu'il occupait sur le banc, sous un hublot. Pétrov s'assit et put admirer l'immensité vitreuse du golfe, dont les vagues légères moutonnaient de leurs crêtes blanches. L'œil glissait sur les eaux, jusqu'aux lointaines berges verdoyantes, sur lesquelles s'élevaient, comme des blocs de craie, des édifices majestueux. Piter était déjà loin et tous ses monuments ne formaient plus qu'une masse confuse dans la lumière rougeâtre de l'Orient ; seule la coupole de Saint-Isaac était encore nettement visible.

Le matelot revint vers sa place ; Pétrov ne l'avait pas remarqué ; il contemplait d'autres formes qui commençaient à se dessiner, menaçantes ; c'étaient les redoutes avancées de Cronstadt qui s'élevaient sur le golfe comme de gros insectes gris...

— Tiens, tiens, mais, permettez, c'est ma place ! s'écria le matelot.

Et Pétrov dut se lever en silence ; il songea : « Oui, Cronstadt, décidément, ce n'est pas Piter ! »

Ils arrivèrent. Dans la ville, personne ne fit attention aux épaulettes de Pétrov et il put se promener librement avec Gavrioukhine ; cette visite les intéressait beaucoup.

Le soleil avait atteint le zénith, et il était dans tout son éclat ; mais il n'y avait pas de joie sur les visages. On rencontrait des matelots sérieux, concentrés dans leurs réflexions, et de misérables intellectuels, exténués, comme affamés,

dont les costumes semblaient accrochés à des perches plutôt qu'à des corps. Des joues creuses, des regards éteints. Et il semblait à Pétrov qu'ici, le soleil avait une lumière particulièrement triste, qui était trop celle du Nord. Les chaussées, faites de larges dalles, reflétaient une sorte d'angoisse désertique. Aux fenêtres de plusieurs maisons étaient arborés de grands drapeaux noirs, brodés de passementerie blanche et d'inscriptions : c'étaient les drapeaux des anarchistes.

De toutes parts, de la pierre, blanche ou grise. Un grand calme dans les rues. Aux carrefours, on vendait des journaux. Pétrov en acheta un, et, dès les premières lignes, il y trouva le battement du cœur même de la révolution, le frémissement de la vie nouvelle, des appels enthousiastes qui devaient enflammer les hommes et les engager à démolir toutes les assises de la société.

— Oui, la révolution est en marche !

Gavrioukhine, qui connaissait Cronstadt, renseignait Pétrov, se plaisait à lui montrer la cathédrale, le jardin municipal, la forteresse, les canaux, les fosés, et à lui nommer les avenues.

Ils ne trouvèrent pas le frère de Gavrioukhine chez lui ; ils allèrent donc visiter l'intérieur de la cathédrale, puis la place de l'Ancre...

Au milieu de cette place, une multitude entourait une haute tribune ; à l'extrémité de l'esplanade, la tombe commune des combattants de la liberté était décorée de drapeaux rouges et de couronnes.

Un soldat criait du haut de la tribune :

— Camarades, un représentant des socialistes-révolutionnaires demande la parole ! Vous permettez ?...

— A bas ! à bas ! Ce sont des vendus ! A bas !

Quand le bruit se fut un peu apaisé, le soldat continua :

— Il dit que c'est pour un mot seulement, juste un mot...

En même temps, un homme chevelu, ébouriffé, qui avait l'air d'un intellectuel, montait l'échelle de la tribune, pour se placer à côté du soldat.

— A bas ! Sortez les traîtres ! hurla furieusement la foule, et le soldat dut inviter l'orateur chevelu à descendre.

— Camarades ! le représentant des menchéviks demande maintenant la parole.

— A bas ! sortez-le aussi ! C'est des canailles !
 — Mais, voyons, camarades ! reprenait le soldat, ça ne peut pas marcher comme ça... Laissons-le dire deux mots...
 — On ne veut pas entendre les traîtres ! Sortez-le !
 — C'est pour une seconde ! cria un maigre petit homme, à barbiche noire, au paletot élimé, et il sauta sur la tribune.
 — A bas, à bas ! On n'en veut pas !
 — Camarades, c'est seulement pour dire...
 — Sortez-le ! C'est de la canaille !
 — C'est ainsi que vous prétendez vous appeler des camarades ? cria le petit homme à barbiche.
 — Descendez-le ! Empêchez-le de parler !
 Le soldat éconduisit l'entêté.
 — Camarades, un socialiste révolutionnaire de l'aile gauche demande la parole.
 — Qu'il aille se faire f... ! C'est tout de la même bande !
 — A bas !
 Le même accueil attendait les délégués des internationalistes et des travaillistes. Enfin, le soldat put dire :
 — La parole est au représentant du parti social-démocrate, des bolchéviks...
 Des applaudissements unanimes éclatèrent, le bolchévik parla. Un profond silence s'était établi, tous les visages exprimaient la plus vive attention et l'enthousiasme : l'orateur disait quelle était la voie la plus directe à suivre pour arriver à la terre promise du paradis socialiste.
 Pétrov, en bien des points, n'était pas d'accord avec l'orateur, mais il eût été bien inutile en cet endroit de chercher à le contredire... Certes, Pétrov avait le même idéal pour l'avenir, mais il trouvait que le chemin du bolchévisme était celui de l'erreur, de la souffrance et du sang. Il estimait qu'il était impossible d'arriver d'un seul bond dans le paradis social avec un peuple illettré. La société parfaite de l'avenir lui semblait extrêmement éloignée : il fallait d'abord franchir le précipice de l'ignorance, ou peut-être passer de l'autre côté par un long détour.
 — Ils y vont carrément, par ici, vrai Dieu ! dit en riant Gavrioukhine, lorsque Pétrov l'entraîna vers la cathédrale.
 — Ils se trompent...
 — En quoi ? Je pense, moi, que, si on peut si bien

vivre et organiser tout, comme ils le disent, pour qu'on ait chacun à sa suffisance, c'est pas la peine de lanterner ! Ma parole !... On devrait tous s'y mettre pour un bon coup et... après ça... on n'aurait plus qu'à se laisser vivre !...

— Eh ! frère, c'est impossible, comprends-tu, impossible ! Tu sais que moi-même, je suis d'une famille de moujiks, je n'ai pour vivre que mon traitement qui n'est pas gros... Penses-tu que je ne voudrais pas, moi aussi, vivre un peu plus mon aise ? Bien sûr que j'en ai envie ! Mais je vois que ça ne se peut pas, tant que les hommes n'y seront pas suffisamment préparés... Nous parlerons de ça une autre fois, ajouta-t-il en ôtant sa casquette pour entrer dans la cathédrale.

Le temple était ouvert et vide. L'intérieur était lumineux et d'une grande beauté. Mais Pétrov se souvint de l'époque du tout-puissant Jean de Cronstadt¹ et l'église lui parut abandonnée à tout jamais...

De là, ils gagnèrent le jardin municipal. Déjà le soleil inclinait vers l'ouest ; une brise se levait.

— Le temps se gâte, dit Gavrioukhine ; on pourrait avoir une averse dans la soirée. Comment allons-nous rentrer ?

— Bah ! ça ira toujours...

— Mais pourquoi avez-vous dit que « ça » ne peut pas se faire d'un coup ?

— Quoi, « ça » ? Pour le paradis socialiste ?

— Oui, justement...

— Mais parce que ce chemin-là serait trop pénible, parce qu'on verserait trop de sang et qu'il y aurait trop de risques... Tenez, je vais vous donner une explication : imaginez une île dans laquelle habite cette société de l'avenir, cette société meilleure... Tous, nous avons envie d'y aller. Nous savons pourtant que l'île est entourée d'un abîme d'ignorance et d'instincts sauvages ; la nature qui en interdit les approches, c'est la méchanceté, c'est la cruauté des hommes... Or, les uns se disent : il faut tâcher d'y arriver en prenant un détour, même s'il faut aller loin ; ce sera plus sûr ; du côté droit, derrière les buissons, on dirait que le

1. Le Père Jean de Cronstadt, fameux moine qui exerça, dans les derniers temps du règne de Nicolas II, une grosse influence réactionnaire parmi les foules, en mettant à profit la superstition de la classe rurale et la sottise de la petite-bourgeoisie ; il était activement soutenu par la police. (N. d. T.)

précipice est plus étroit ; c'est là que nous passerons. D'autres proposent de prendre par la gauche. Mais les bolchéviks choisissent la voie directe : tout droit devant soi ! Cependant, des expériences ont été faites, des gens ont exploré, de notre bord, l'abîme et ils ont vu que cette route toute droite, qui séduit tant les naïfs, mène à l'endroit le plus large du détroit, et qu'il y a là un espace que personne ne pourrait franchir en sautant. Et voilà pourquoi tous les partis choisissent des routes différentes. Pour moi, il est hors de doute que les bolchéviks se trompent ! Et, bien entendu, la masse ne les suivra pas... Le peuple comprendra que c'est une mauvaise route. Et quand bien même les multitudes marcheraient, elles arriveraient devant l'abîme infranchissable : les conducteurs seraient les premiers à tomber dans le précipice, car ils ne pourraient plus reculer, ayant la masse derrière eux, qui les pousserait... D'ailleurs, finalement, tous seraient obligés d'obliquer vers la droite, où les appelle actuellement la majorité ! On aurait seulement perdu son temps à se tourmenter et à marcher...

— Oh ! on ne sait pas... Tout ce que vous dites là, ce sont des mots... Et qui donc pourrait tout savoir ? reprit Gavrioukhine. Si tout le monde a envie de vivre mieux, à quoi ça sert-il de poireauter sur place, de continuer le petit train-train d'hier et d'avant-hier ?... Une, deux, trois, vlan et vlan ! — et l'affaire est dans le sac !...

Au jardin municipal, la foule n'était pas moins nombreuse que sur la place de l'Ancre. Le petit square descendait vers la mer ; sur le rivage, des gens s'étaient amassés ; de loin, on entendait la rumeur des discours, coupés par des applaudissements.

Nos promeneurs constatèrent qu'une grosse péniche, remorquée par un petit vapeur, allait partir, emportant des ouvriers, cinq cents hommes environ, qui rentraient à Pétrograd. Presque tous en blouse noire. Le signal du départ était donné, les ouvriers criaient leurs adieux à ceux de Cronstadt.

— Au revoir, chers camarades ! Merci pour la réception ! grondaient de la patache de nombreuses voix.

Sur la berge, on secouait des mouchoirs, des casquettes :

— Au revoir ! au revoir, chers camarades

— Et rappelez-vous ! S'il arrive quelque chose, venez nous aider, camarades !

— Tous, comme un seul, on y viendra !
— N'oubliez pas !
— Venez à Piter, en visite !
— Maintenant, dans les usines, partout, on est entre nous ! Venez nous voir !
— Partout, c'est à nous !
— Venez !
— Hourra ! Hourra !

Les « hourras » retentirent sur la péniche et sur la berge, simultanément, lorsque le petit vapeur tendit le câble auquel était amarré la patache : toute la foule, de part et d'autre, agitait énergiquement des mouchoirs, des chapeaux ; des bras se tendaient.

— Si nous partions avec eux ? suggéra Gavrioukhine.

— Allons-y ! Mais voudront-ils de nous ?

— Ouste ! suivez-moi.

Et Gavrioukhine sauta dans la péniche.

Elle s'éloignait déjà du bord ; Pétrov n'eut que le temps de s'y jeter, d'une grande enjambée et, si des mains obligeantes ne l'avaient soutenu, il eût fait un plongeon dans l'eau. Tout heureux de ce petit exploit, il souriait, remettait en ordre son costume et il remarqua aussitôt que des regards s'attachaient fixement à lui.

A ce moment, tous les passagers entonnèrent l'*Internationale* qui fut reprise sur la berge, et les environs renvoyèrent les échos du double chœur aux voix puissantes.

Pour faire honneur aux partants, une vedette à moteur, peinte de laque jaune, les convoya ; un élégant petit bateau sur lequel, naguère, les amiraux étaient encore reçus par le « présentez, armes » !

La patache était déjà loin et le chant de l'*Internationale* s'était achevé quand les passagers, comme sur un ordre, crièrent, d'une seule voix, encore une fois :

— Hourra !

Et Cronstadt leur répondait de même :

— Hourra !

Ensuite, on chanta, sur la péniche :

Marchons au pas, camarades...

Quand enfin l'on cessa de chanter, les hommes de la vedette crièrent :

— Bon voyage, camarades !

— Au revoir ! au revoir ! Merci, camarades !

La vedette vira pour rentrer à son port d'attache et il se fit un silence sur la péniche. Pétrov se sentait observé de tous côtés et il discernait de l'étonnement dans tous les regards. Au milieu des blouses noires, des blouses ouvrières, il se sentit plus que jamais étranger à la classe des travailleurs : sur ce sombre fond, sa veste kaki aux épaulettes d'or brillait d'une manière insolite. Il se détourna des yeux curieux et, s'accoudant sur la rambarde, il contempla les rives. Mais, lorsque, par hasard, son regard glissait, à droite ou à gauche, le long du bateau, il se heurtait toujours à des curiosités gênantes.

Gavrioukhine faisait une mine allongée.

Au milieu du bateau les conversations étaient fort animées, mais Pétrov ne tenait plus à savoir ce qui se disait. Cependant, il aperçut au centre d'un groupe nombreux, à une des extrémités de la patache, Voronine et, près de lui, un homme coiffé d'un chapeau de paille, en veste et gilet de velours, muni d'une petite canne ; mais des centaines d'yeux gênèrent encore ceux de Pétrov, qui se détourna une fois de plus.

— Alors, vous dites que nous autres, bolchéviks, nous avons tort ?

Pétrov entendit cette parole avec étonnement : un ouvrier à large casquette qui lui descendait sur le front, venait de l'interpeller.

— Moi, je ne dis rien, répliqua Pétrov.

— Bah ! c'est toujours la même chose, vous êtes des officiers...

— Il se peut que vous ayez raison d'un certain côté et tort de l'autre, je n'en sais rien. Moi-même, je me casse encore la tête à réfléchir à ce maudit capital que, d'ailleurs, je ne possède pas, croyez-le bien...

— Eh bien, dites-nous en quoi nous nous trompons ?

— Comment causer avec vous ? Que vous dire ? Je suis d'origine paysanne ; mon camarade, que voici, peut vous l'affirmer... Je voudrais bien que les travailleurs, chez nous, en Russie, aient une vie plus heureuse. Je ne demande pas mieux que de détruire le capital ; je le déteste ; ce n'est pas à moi de le défendre... Mais... vraiment, pouvons-nous nous passer de lui ? N'est-ce pas une erreur de notre part quand nous exigeons la destruction du capital ?

L'ouvrier insistait et un petit cercle se forma aussitôt autour des interlocuteurs :

— Où est l'erreur ? En quoi ?

Gavrioukhine chuchota à l'oreille de Pétrov :

— Doucement, allez-y doucement... Sans ça, on pourrait passer par-dessus bord...

D'autres réclamaient des explications :

— Oui, oui, en quoi, l'erreur ?

— Je ne peux pas vous dire ça tout de go : je vous donnerai des exemples et vous serez peut-être d'accord avec moi. Tenez, chez nous, à la Direction principale de l'Artillerie, nous manquons d'aluminium pour les douilles. Pas de douilles, pas de cartouches ! Il faut ça pour la guerre. On a besoin d'aluminium à tout prix ! On a essayé de fabriquer des douilles avec des alliages : ça éclate dans la culasse. Enfin, en un mot, il nous faut de l'aluminium, on n'en a pas et on ne réussit pas à en importer : les sous-marins allemands torpillent les bateaux qui nous viennent. Dans le même temps, voici un ingénieur qui promet d'assurer, dans notre pays, l'extraction de l'aluminium, en exploitant nos gisements d'alumine. Il se charge d'installer une usine en six mois et le travail commencera immédiatement ; nous obtiendrons du métal tant que nous voudrons ! Vous savez qu'on en fait aussi des fuselages pour avion ?

— On connaît ça, répondaient les ouvriers. Et on en fait bien d'autres choses, des cuillers, par exemple...

— Bon. Puisque vous comprenez qu'on a besoin de ce métal, vous accepteriez la proposition de l'ingénieur ?

— Ça va de soi !

— Très bien ! Mais voici ce qui arrivera : l'ingénieur va vous dire : mes bons messieurs, vous voudrez bien me payer, dès que je commencerai à vous fournir de l'aluminium, deux petits millions de roubles-or, pour achat de mon brevet...

— Eh-eh !...

— Un joli morceau, disaient les ouvriers.

— Voilà. Nous lui répondrons : c'est un peu cher ! Vous ne pourriez pas baisser vos prix ? A quoi il nous répondra : en outre, vous vous engagerez par contrat à me payer, pendant cinq ans, cinq pour cent de la valeur de tout l'aluminium qui sera produit dans les quatre usines que je vous installerai. Ce qui fait au total encore cinq petits millions...

— Tiens, tiens ! il ne lui faut que ça ! disait-on dans la foule.

— Compte un peu...

— Pas moyen de compter, on n'en verrait pas le bout...

— Un requin, votre ingénieur, et voilà tout ! s'écria le premier ouvrier.

— Bien. Nous recommençons à marchander. Mon ingénieur vous répond : j'ai étudié pendant vingt-cinq ans, dans la misère, j'ai eu faim et froid, j'ai veillé durant des nuits et des nuits, d'abord ; ensuite pendant vingt ans, j'ai tourné et tourné autour de ce minerai, j'ai fait des expériences ; je me suis fait aussi des cheveux blancs, je suis devenu chauve, et ma famille était dans le besoin. Eh bien, je veux me dédommager. Et nous avons traité avec lui. Qu'en pensez-vous ? Fallait-il traiter ?

On répondit de diverses manières :

— Qu'il aille se faire f... ! On se passera de lui... Un autre trouvera bien son secret...

— Oui, mais combien faudra-t-il attendre ?

— Bien sûr, il fallait signer le contrat... Après tout, ça valait mieux et, pour lui, le diable l'emporte !...

— De la ca-naïlle !...

— Donc, il fallait ? reprit Pétrov tout heureux.

— Bon, bon, ça va...

A peu de distance s'arrêtèrent Voronine et l'homme au chapeau de paille. Pétrov en fut satisfait : eux le comprendraient !... Et il continua :

— Qu'en résultera-t-il : d'abord ceci que mon ingénieur devient un bourgeois. Pourtant, c'est un mauvais serviteur que celui qui, possédant un talent, l'enfouit dans la terre au lieu de l'utiliser, — vous vous rappelez l'Evangile ? Donc, si l'ingénieur ne veut pas être un mauvais serviteur, au lieu d'enfouir son argent, le moins qu'il puisse faire est d'acheter des titres de rente et de vivre ensuite, bien à son aise, sur les coupons... Il s'achètera une grande et belle maison... Ou bien encore, ce qui est pire ou ce qui vaut mieux, je n'en sais rien, il ouvrira une fabrique et des gens viendront travailler à son service... — Pétrov souriait. — Voilà à quoi on en arrive ! Des ouvriers lui auront donné de l'argent ; mais d'autres seront prêts à lui passer la corde au cou ou du moins à le chasser de l'usine qu'il aura créée...

Les ouvriers semblaient interloqués et se tournèrent vers

l'homme au chapeau de paille comme pour réclamer du secours.

— Mort à la bourgeoisie ! répondit celui-ci. Je m'expliquerai après. Allez-y, discutez toujours !...

Pétrov fut étonné : il comptait justement, et plus que tout, sur l'appui de cet homme qui avait l'air d'un intellectuel.

— En second lieu, l'exemple de l'ingénieur et d'autres de ses pareils peut servir à bien des gens, il peut séduire la jeunesse ; il peut être un encouragement, un stimulant pour ceux qui étudient et les pousser à conquérir les biens de ce monde ; et en luttant avec ardeur, en chassant au bonheur, ils arriveront plus vite à découvrir les mystères de la création. Après quoi, l'humanité pourra se faire une vie plus belle, plus facile... Le siècle d'or pourra venir ou bien, comme d'autres disent, le royaume de Dieu sur la terre !

— Ça y est !... On l'attendait là, le royaume de Dieu !... Mais votre Dieu, est-ce qu'il existe ?

— Oui, parle-lui voir de Dieu !

— Attends, camarade, ne l'interromps pas... Laisse-le marcher, dit l'homme au chapeau. Il veut nous bourrer le crâne, mais il aurait bien besoin lui-même de se le rafraîchir par un courant d'air...

Pétrov se retourna, inquiet : « N'allait-il pas trop loin ? » Gavrioukhine le regardait, angoissé, et crachotait.

Pétrov continua d'un ton conciliant.

— Je pense qu'on ne tient pas assez compte de toutes ces choses ; et c'est pourquoi l'on veut avoir tout d'un seul coup ! Il faut réfléchir, longuement réfléchir et comprendre parfaitement une affaire avant que de l'entreprendre ! Il faut examiner la chose sous toutes ses faces et tourner sa langue sept fois dans sa bouche avant de parler. C'est un proverbe populaire et, comme vous savez, la voix du peuple, c'est la voix de Dieu !...

— Ça y est, encore son Dieu !...

— Attendez, camarades, laissez-le parler, et moi, après...

— A la bonne heure ! expliquons-nous bien franchement. Si j'ai tort, j'en conviendrai, et vous de même... Parlons maintenant de l'égalité... Comment comprendre, ça l'égalité ? Ce n'est pas si simple que ça en a l'air ! Nous sommes tous différents, nous avons le nez, la tête, les jambes, les bras,

la taille autrement faits que ceux des autres... Donc, les capacités diffèrent aussi...

— Roule toujours !

— Tais-toi ! laisse-le rouler !

— Tenez, le cas de l'ingénieur... Moi, et peut-être n'importe lequel d'entre vous, nous ne refuserions pas de recevoir deux petits millions, mais personne ne nous les donnera. Ma tête vaut ce qu'elle vaut ; celle de l'ingénieur vaut davantage... Qu'on lui donne donc ce qu'il demande, puisqu'il est plus intelligent... Faut-il chercher bien loin des exemples ? Si Edison est capable de faire travailler l'électricité à la place des hommes, croyez-vous qu'il soit notre égal ? Mais, même dans votre parti, il y a des militants du rang et des leaders ? Faut-il les mettre tous sur le même plan ? C'est absolument impossible ! Vous n'allez pas couper les pieds aux gens de haute taille pour qu'ils soient les égaux des plus petits ?

— Ah-ah ! comme ils savent tourner les choses, ces alliés de la bourgeoisie !...

— Oui, c'est fameux !

— Pour nous bourrer le crâne, ils sont un peu là ! Mais non, frère, on ne marche pas !

L'homme au chapeau de paille était maintenant hors de lui.

— Vous nous prenez tous pour des imbéciles, on dirait ? s'écria-t-il. Est-ce que nous ne comprenons pas qu'il faut distinguer ceux qui ont du talent, des capacités, de la science ? Nous le savons parfaitement ! Et nous ferons tout le possible pour leur faciliter l'existence, pour l'entourer de beauté ! Nous leur donnerons les moyens de voyager, de faire le tour du monde s'ils veulent... Nous n'exigerons d'eux aucun autre travail que celui auquel ils désirent s'appliquer... Nous les dispenserons de s'inquiéter de leur pain quotidien. Nous leur donnerons tout : vivez, travaillez, créez, faites vos découvertes et jouissez de l'existence... Ils seront entourés de nos affections... Nous leur dresserons des monuments même avant leur mort ! Mais, dites-moi, pourquoi deviendrons-nous leurs esclaves ? Que viennent faire dans cette histoire ces millions maudits ? Patrons de fabriques, propriétaires de maisons ! Et de l'autre côté, des parias ! Pourquoi tout cela ? N'est-ce pas assez que des hommes soient les premiers entre leurs égaux ? Pourquoi un homme qui est un inventeur s'occupe-

rait-il par exemple du ravalement de son habitation, et d'un tas de bêtises de ce genre ? Pourtant, il devrait y penser si vous faites de lui un propriétaire, un fabricant !

...Son sort sera-t-il plus triste si, sans lui accorder des millions, nous l'élevons au niveau qui lui convient et si nous le saluons comme le premier de ses pairs ?

...Encouragez les gens au travail et aux études scientifiques ; de cette manière, nous aurons des ingénieurs comme vous en souhaitez en plus grande quantité ! Ils pousseront comme des champignons après la pluie dans un régime socialiste ! Nous leur ouvrirons des laboratoires, ils y travailleront par groupes, par collectivités, par corporations ! Chacun prendra la place qui lui conviendra ! Ils rivaliseront, pour l'honneur, quand ce ne serait pas par sentiment du devoir, et ils feront des découvertes que la bourgeoisie n'eût jamais rêvées ! Parfaitement ! Partout, ils formeront des groupes d'étude qui avanceront ensemble dans la voie des découvertes ! Oh ! nous saurons juger les gens à leur valeur, ne vous en faites pas !

L'homme au chapeau de paille s'était échauffé ; il s'approcha de Pétrov, lui mit la main sur la poitrine et, levant sa canne comme s'il lui portait un couteau sous la gorge, il s'écria :

— Quant à la bourgeoisie, voilà ce qu'il faut lui faire ! Pétrov recula.

— Mais oui, il faut la renverser, lui mettre le genou sur la poitrine et faire en sorte qu'elle ne se relève jamais ! On ne nous bourrera plus le crâne ! Les traîtres n'y parviendront pas...

Voronine écoutait de loin.

— Permettez, répliqua Pétrov, pensez-vous que quelqu'un ait envie de se trahir lui-même, de scier la branche sur laquelle il est assis ? Je suis moi-même un travailleur...

— Un tra-vail-leur !... s'exclamait-on autour de lui.

— D'origine paysanne, je...

— Y a qu'à regarder ses épaulettes !...

— Et dans le monde des moujiks, crois-tu qu'il n'y en a point, des traîtres ? des imbéciles ?...

— A l'eau, ces gens-là ! Qu'est-ce qu'on attend pour le flanquer à l'eau...

— Attendez donc, diables que vous êtes ! Ne l'interrompez pas !

— Un travailleur, qu'il dit !... S'il travaillait, il ne parlerait pas comme ça !...

— Vous ne m'avez pas compris, camarades, continuait Pétrov.

— Comment, pas compris !...

— Tu crois qu'on ne voit pas comment tu veux nous embobeliner...

— Ce fut tout un hourvari.

— Eh ! il nous fait suer ! disait un homme hirsute, en s'approchant, d'une allure chaloupée, de Pétrov. Pas tant de cérémonies avec lui ! Allez, ouste ! par-dessus bord !... Une charogne ! On en a assez de jaser...

Gavrioukhine, derrière Pétrov, le tirait par sa veste. Celui-ci, en se retournant, aperçut les yeux pleins d'épouvante et de désespoir de son compagnon. Le regard de Gavrioukhine disait ce qu'il eût été impossible de proférer à haute voix : « Justifiez-vous, parlez-leur d'une façon plus agréable... N'entendez-vous pas le clapotis des vagues sur la coque ? Et la rive est encore si loin !... »

Mais Voronine s'avança vivement vers Pétrov et lui tendit la main :

— Bonjour !

Tous se turent, stupéfaits. Ensuite, Voronine s'adressant aux ouvriers, leur dit :

— Je connais le camarade Pétrov. Nous vivons dans la même maison. C'est un honnête homme, un des nôtres, mais il se perd un peu dans ses idées... Laissez-le parler jusqu'au bout, et nous le remettrons dans le droit chemin.

Après la proposition de jeter Pétrov par-dessus bord, une sorte de malaise régnait. Cependant, Pétrov affectait de n'avoir rien entendu de pareil, comme si c'était chose impossible dans ce milieu. Et il continuait :

— Vous croyez peut-être que je vous dis tout cela, camarades, pour vous imposer mes idées, mes réflexions ? Pas du tout ! Je parle ainsi parce que, trop souvent, à mon avis, on comprend mal le sens de l'égalité...

— Bon, bon, instruisez-nous...

— Non, je ne veux pas vous faire la leçon... Mais je voudrais apprendre de vous pourquoi les hommes commettent des bêtises si évidentes ! Peut-être me l'apprendrez-vous ?

On le regardait sans répondre, avec indulgence et méfiance

— Dites-moi pourquoi nous en sommes arrivés à tout ce charivari, à tout ce gâchis ? Comment la révolution a-t-elle commencé ? La majorité avait donc la vie dure ? Est-ce bien ça ?

— Mais oui...

— Donc, c'est que tous souhaitent de vivre mieux ? Mais pour cela, il faut créer, construire, et non pas détruire... Or, voyez un peu ce qui se passe, disons par exemple dans les chemins de fer. On fait sauter les vitres des wagons de première classe, on arrache le velours des banquettes, on ne laisse plus que les ressorts... Et tout ça pour embêter les bourgeois. Mais c'est de la folie ! Si nous ne voyageons pas en première, et si nous avons envie d'y voyager, il faudrait, ce me semble, transformer la quatrième classe¹, la troisième et la seconde, il faudrait les aménager en premières, si du moins nous sommes capables d'assurer à tout le monde les mêmes commodités ! Au lieu de cela, que fait-on ? Si l'on continue ainsi, nous en serons tous réduits aux wagons à bestiaux ! Certes, il est plus facile de détruire que de construire ! Mais je crains fort que, si nous ne nous arrêtons pas en temps voulu, bien des déboires ne nous attendent ! On s'en prendra aux habitations : on les saccagera, on en fera des taudis, des tanières impossibles, et les maisons ne seront plus que des caves ignobles comme celles d'où nous avons rêvé de tirer les pauvres gens... Nous n'aurons même plus de modèles, d'échantillons du beau et du confort que nous désirons posséder ! Voilà pourquoi je dis qu'avant de lever la pioche, il faut y regarder à deux fois. Et pourtant, j'aperçois des hommes qui sont tout heureux de détruire ! C'est la révolution, disent-ils. C'est comme ça qu'il faut y faire !... C'est impossible autrement !... Les forces élémentaires sont déchaînées ! Et patati et patata ! Croyez-vous vraiment qu'il y ait de quoi se réjouir ?

Il y eut un silence. Les eaux bouillonnantes clapotaient sous les flancs de la péniche. A l'autre extrémité du bateau se formait un nouveau rassemblement bruyant.

L'ouvrier au chapeau de paille prit enfin la parole :

Camarades, quelques buissons vous empêchent de voir la forêt. Vous vous en prenez à quelques faits sans impor-

1. Il existait des quatrième classes. On les appelait des « maxime-gorki » (N. d. T.)

tance, vous les grossissez, et vous n'apercevez plus l'ensemble des événements. C'est ridicule ! Dans un pays que les tsars tenaient en esclavage, dans un pays qui compte cent cinquante millions d'illettrés ou à peu près, toute la vie est maintenant en transformation, et vous voulez que cela se fasse sans anicroches ! Les dégâts dont vous parlez sont regrettables, personne ne songe à le contester. Mais va-t-on arrêter la révolution pour cela ? Il faut, dites-vous, ne marcher qu'avec circonspection ? A force de prudence et de lenteur dans la marche, on réussit quelquefois fort proprement à s'étaler par terre ! L'ennemi nous guette, songez-y !... Vous devriez comprendre tout cela. Il faut, certes, discipliner le mouvement, lui imprimer la bonne direction, viser toujours au but final. Quant aux copeaux et aux poutres qui tombent à droite et à gauche, sous la poussée, on les ramassera plus tard ! Mais oui, plus tard... On n'en a pas le temps en ce moment... Et puisque vous dites que vous êtes un travailleur, vous devriez, au lieu de chercher à brouiller les cervelles, vous devriez mettre la main à la pâte et nous aider ! On a assez bavardé et pleurniché comme ça !...

Des applaudissements éclatèrent.

— Parlez-lui aussi de son Dieu, de son bon Dieu ! s'écriait, avec un sourire sarcastique, un petit ouvrier étique, à la poitrine creuse.

Mais, à ce moment, on entonnait l'*Internationale* à l'extrémité du bateau, et tous chantèrent.

Lentement, comme tournant sur lui-même, le lourd Pétrograd de pierre s'avancait sur les eaux. De la brume rose qui le couvrait se détachait nettement le faite de Saint-Isaac et surgissaient les coupôles d'autres églises. Après le chant, les conversations reprirent, mais Pétrov contemplait le rivage. Gavrioukhine se glissa vers lui et chuchota :

— Seigneur Dieu, pourvu qu'on arrive bien vite !... Et vous, n'en jetez plus !...

La ville se dessinait, de plus en plus proche. Tous regardaient de ce côté : on cherchait à deviner les quartiers, les monuments, on se les nommait. Déjà la rumeur de la capitale parvenait aux oreilles. Pétrov était content d'avoir visité Cronstadt, d'avoir vu de près la masse ouvrière, d'avoir entendu ce qu'elle disait et de connaître la véritable opinion des travailleurs. Mais qui donc se trompait ? Il restait troublé.

Le soir tombait. Le petit remorqueur, pareil, de loin,

à un noir goret, pataugeait hâtivement dans les vagues, barbotait, soufflait du nez, crachotait, et semblait grimper vers le rivage.

Lorsque Pétrov et Gavrioukhine furent à terre, ce dernier fit un grand signe de croix :

— Gloire à toi, Seigneur ! J'ai bien cru que vous alliez y passer.

Mais Pétrov ne répondit pas ; il réfléchissait, il se demandait qui avait raison...

Devant le Palais d'Hiver une immense foule s'était assemblée. Pétrov et Gavrioukhine s'arrêtèrent pour écouter. Au milieu d'un groupe se dressait un soldat d'âge moyen, de taille moyenne, aux yeux fous qui avaient des lueurs d'étain, et, martelant les mots, comme un pivert tape dans le bois, il répétait :

— On les zi-gouil-le-ra, tous, on les zi-gouil-le-ra, tous !...

— Qui ça, qu'il veut zigouiller ? demandait-on dans le public.

— Tous, toute la charogne ! On te leur fera une nuit de Saint-Barthélemy ! Tous, on les zigouillera !

— Seigneur, Seigneur, soupirait une vieille dame, les temps sont venus, Seigneur Jésus !

— Mais qui ça, tous ?

— Tous qu'on vous dit !

— Mais enfin, qui ?

— Vous verrez bien quand on les zigouillera tous !

— Et voilà ! C'est ça, la révolution ! disait un grave vieillard, en considérant la foule avec ironie.

— Oui, reprenait un professeur en uniforme¹, maintenant, c'est un plaisir d'écouter des choses pareilles... Ça donne à réfléchir... Que ferons-nous ? Parler, nous ne pouvons que parler, nous n'allons tout de même pas nous armer d'un couteau... Nous ne sommes pas des gens actifs, nous autres...

— C'est effroyable, c'est épouvantable, disait une dame en robe blanche, en secouant la tête. On ne pourra plus dormir...

Les yeux du soldat lui sortaient des orbites, comme s'il avait aperçu le tableau du carnage et qu'il s'en fût lui-même effrayé.

1. Les professeurs portaient un uniforme et des insignes (N. d. T.)

Et de nouveau, Pétrov se sentit profondément troublé, et il se demandait quel parti prendre : celui du Gouvernement provisoire, ou celui des ouvriers révolutionnaires.

En s'éloignant de la foule, Gavrioukhine et lui se taisaient. Ils ne retrouvèrent la parole qu'au moment de se séparer. Gavrioukhine dit alors :

— Non, ils ne feront pas ça... C'est une manière de parler, c'est des bavardages... On ne permettra pas !...

— Qui donc ne permettra pas ? marmonna avec dépit et amertume Pétrov. Des soldats, comme celui qui parle ? Ils sont tous les mêmes ! Il suffirait que quelques-uns commencent !...

Absorbé dans de noires pensées, il tourna à gauche. Au coin de la rue, il y avait encore un meeting. Dans la foule, un jeune étudiant aux longs cheveux s'était hissé sur un support quelconque. Il était ému. De la main droite, il rejeta sa chevelure en arrière, toussa et cria :

— Camarades ! Je suis un paysan, j'aime nos villages et c'est de la campagne que je veux parler.

Pétrov se joignit à la foule.

— Oh ! là là, en v'là un chevelu ! disait une cuisinière, en riant.

Un commis de magasin offrit une explication :

— Ce doit être un poète... Ça veut dire qu'il écrit des vers, ce jeune homme...

— Elle est triste, elle est terrible, l'existence des gens dans les isbas ! Ce n'est pas une vie, c'est un long et lourd sommeil, un sommeil de malade, rempli de cauchemars, un délire...

— Sûr que c'est pas une vie ! répondait quelqu'un dans la foule.

— Là où devrait régner surtout la poésie, on mène une existence de sauvages ! Et cela dure depuis des siècles ! Dans la meilleure saison, du commencement du printemps jusque tard dans l'automne, de l'aube au crépuscule, presque chaque jour, c'est un dur travail, un travail de fièvre, qui épuise les nerfs, qui anéantit tout désir d'admirer la nature, de rêver et même de penser à quoi que ce soit, si ce n'est aux besoins de l'existence : comment « joindre les deux bouts » ! Et en hiver, les tourmentes de neige enveloppent les petites chaumines, la neige s'accumule et monte jusqu'aux toits ; le gel féroce voile de duvet les petites fenêtres ; les villages ne sont

plus qu'un chaos de neige d'où sortent quelques petites cheminées noires. Pourtant, comme il est beau, le manteau blanc de la terre, avec ses paillettes d'argent ! La plupart des villageois ont alors beaucoup de temps libre. Comme ils pourraient l'employer, s'ils savaient ! Mais, mais... Ils s'enferment dans leurs misérables isbas et là, dans la lumière incertaine du jour, ou bien sous la terne petite lampe du soir, étouffant dans la puanteur, ils bricolent, pour un misérable salaire, raccourcissant comme ils peuvent les journées si peu nombreuses et à jamais perdues qui seront toute leur vie. Plongés dans l'ignorance, ils n'ont même pas conscience de leurs ténèbres, ils ne se doutent pas qu'ils pourraient et qu'ils devraient vivre mieux. Même à présent, ils ignorent la grandeur de leur époque !...

— Au fait ! au fait !

— Taisez-vous ! écoutez !

— Et ils meurent ensuite, sans un gémissement, sans une plainte... Et quand on leur dit que leur temps, c'est le vingtième siècle, le siècle de l'électricité et de la vapeur, un siècle où les gens non seulement améliorent leur existence, mais parviennent à étudier la vie des êtres jusqu'au fond des mers, — cela ne les intéresse pas... Et quand le progrès vient à leur portée, cela les irrite... Parce que tous ces phénomènes sont étrangers à leurs conceptions, à leurs sentiments... La vie du vingtième siècle n'est pas la leur, dans la mesure où elle distribue les biens du corps et de l'esprit...

...Et ils sont innombrables, ceux qui disparaissent ainsi, après avoir vécu comme des muets, comme des animaux, à l'époque des recherches scientifiques et du progrès. Et les fosses du cimetière engloutissent des hommes qui ne se sont jamais connus, que personne n'a connus, qui auraient pu être, parfois, de grands hommes, des Edison, des Newton !...

— On connaît tout ça !

— Au fait ! explique-toi, criait-on dans la foule.

— Peuh ! quel drôle de ciboulot ! dit un soldat en crachant ; et il s'éloigna.

— Mais le soleil de la liberté, de l'égalité et de la fraternité s'est enfin levé sur la Russie ! Il éclairera les vastes champs du pays, les plus sombres coins, et leur moisissure, et il réveillera des millions de gens qui dormaient d'un lourd sommeil depuis des siècles ! L'âme créatrice du peuple va se ranimer... L'innombrable classe paysanne, dont l'existence est

encore celle du dix-septième siècle, va prendre contact avec la vie moderne ! Alors viendra le règne de la Raison et de la Justice ! Le travail, si pénible jusqu'à présent, deviendra agréable et facile. La vapeur et l'électricité suppléeront aux forces humaines. La nature donnera de ses fruits en plus grande abondance. Les rivières, approfondies, se joueront sous les cieux et se rempliront de poissons. Grande sera la fécondité des vergers et grande l'opulence des forêts... Les entrailles de la terre et les abîmes de la mer découvriront leurs richesses. La beauté humaine sera plus parfaite, le génie montera jusqu'au firmament, décèlera les secrets de la création, et l'existence des hommes sera toute de bonheur et de beauté !

...Et, par toute la terre, un cri de triomphe retentira, venant de la Russie, un cri sincère, un cri de joie : « Bénie soit la vie ! Bénis soient tous les hommes et les peuples, car l'existence de chaque homme est la plus belle des féeries ! Que chacun y travaille selon sa raison et son cœur ! Ne vous gênez pas entre vous dans vos entreprises ! Et il y aura une grande allégresse sur la terre et dans les cieux !... »

Une clarté se fit dans l'âme de Pétrov : il se sentait quelque chose de commun avec cet étudiant dont plusieurs paroles l'avaient atteint au fond du cœur.

Après quoi, l'étudiant fit l'éloge du parti socialiste-révolutionnaire.

Vraiment, les tortures infligées à quelques dizaines d'officiers, à Cronstadt, les assassinats et même les exécutions, tout cela était-il inévitable ? Tout cela s'arrêterait-il de soi-même ? Était-ce une chose indigne d'attention ? Fallait-il s'abandonner au mouvement et aller de l'avant à tout prix ?

Pétrov ne trouvait pas de réponse.



La conduite de Claudine avait indigné Koliénov à tel point qu'il avait cessé de lui parler et qu'il couchait dans le salon, sur l'ottomane.

Il voyait que Claudine souffrait, et il en était content, pensant que la cause de cette souffrance était le dédain qu'il lui témoignait. Pourtant il se trompait : si Claudine se torturait, c'était à l'idée que le bon Pétrov eût l'intention d'épouser « une honnête jeune fille ». Pour elle, Claudine, il ne

restait donc rien d'autre à faire que de tolérer les caprices de son mari, de cet homme borné, au cœur de pierre.

Elle avait bien des fois réfléchi à sa situation, et elle ne trouvait pas d'issue. Cependant, à la fin des fins, il fallait se décider à quelque chose pour en finir avec tant de tourments. Il fallait se résoudre à un parti ou à l'autre : s'avouer coupable, et s'excuser devant son mari, lui demander pardon ; ou bien le quitter. Cela ne pouvait durer ainsi ! Le quitter ? Mais où aller ? Elle ne pouvait pas partir sans son fils, elle ne pouvait le laisser entre les mains de cet homme dévergondé et brutal ! S'excuser alors ?... Était-ce bien à elle de demander pardon ? « Ah ! cher Vladimir ! » (dans son for intérieur, elle appelait depuis longtemps Pétrov par son prénom). S'il voulait, lui ! Bien sûr, elle lui plaisait ; c'était hors de doute ; mais elle ne pouvait pas s'abaisser à devenir tout simplement sa maîtresse, à se faire entretenir ! Si vraiment il l'avait aimée, s'il avait été décidé à l'épouser, n'aurait-il pas cherché à la revoir, maintenant ? Oh ! ceux qui aiment vraiment sont toujours des héros ! Certes, elle aurait alors été décidée à tout...

Koliénov ne restait pas chez lui le soir, et il ne donnait plus aucune explication, il ne parlait plus de « commissions », de « séances », ni de « soirées »... Il avait écrit une longue lettre à Tania, l'invitant à venir à Pétrograd, lui promettant de divorcer pour l'épouser.

Quelques jours s'étaient écoulés depuis que la brouille durait dans le ménage des Koliénov, et Claudine ne pouvait dominer son désir de revoir Pétrov. Elle était fort agitée quand elle se mit à lui écrire. Comment commencer ? « Très respecté... »¹ ? Ça ne valait rien ! Son prénom ? Impossible ! Trois fois, elle déchira son papier... La lettre était toujours trop longue et confuse. « Ah ! je ne sais pas écrire de pareilles lettres ! » A la fin, elle traça ces quelques mots :

J'ai besoin de vous parler pour une affaire très importante. Je voudrais vous voir après-demain au Jardin d'Été, à la même heure. Je vous attends. — C. K.

Le même jour, Koliénov recevait une lettre de Tania :

1. Formule adoptée en Russie comme en Allemagne. (N. d. T.)